

AUGUSTIN THIERRY  
ET LE MOUVEMENT HISTORIQUE  
SOUS LA RESTAURATION

PAR

CAMILLE JULLIAN

Bibliothèque Maison de l'Orient



149591

**AUGUSTIN THIERRY**  
**ET LE MOUVEMENT HISTORIQUE**  
SOUS LA RESTAURATION

MESSIEURS<sup>1</sup>,

Le titre de cet entretien est Augustin Thierry. C'est le nom, parmi les noms des historiens de ce siècle, du premier historien qui fut populaire, de celui qui l'a été longtemps le plus : avec, à côté du mérite d'être un initiateur, à côté de la valeur propre, une vie si touchante, si émouvante, cette vie toute de travail et finie dans la sérénité et l'infirmité d'une victime du devoir : car il fut aveugle dans les dernières années de sa vie. Et il fut par là, pour l'histoire, pour la littérature historique, ce qu'Homère a été pour la poésie grecque. Et cette comparaison avec Homère a été faite de son vivant, et par le dispensateur, en ce temps-là, de toute renommée, par Chateaubriand dans ses *Études Historiques*. L'histoire, dit Chateaubriand, va avoir son Homère; et, disant cela, il affirmait par là que l'histoire avait son grand homme, son premier héros, et aussi sa place à part, autonome, dans la littérature.

\*\*\*

Cependant, c'est moins d'Augustin Thierry que je vous parlerai, que du mouvement historique sous la Restauration, de 1815 à 1830. Si grande, si intéressante, si doucement forte que soit la personna-

1. Conférence faite à l'École des Hautes Études sociales, le 9 nov. 1906.

lité de Thierry, elle a moins déterminé ce mouvement qu'elle n'en est le résultat, qu'elle n'est le produit de l'activité littéraire, politique, économique (c'est à dessein que je dis économique), de toute l'activité au temps de la Restauration. Pauvres historiens que nous sommes, nous tous qui désirons ce titre, et historiens infirmes que sont les plus grands! Ils croient diriger, et ils sont le plus souvent en laisse. Le propre de l'histoire, n'est-ce pas? c'est de raconter le passé et de le raconter suivant la trace exacte des événements, c'est d'être des reconstructeurs de vérité, de justice, et pour cela, n'est-il pas vrai encore? il ne faut penser qu'aux matériaux qu'on a devant soi, qu'à leur valeur propre, qu'à leur degré de résistance, qu'à leurs rapports possibles; il faut s'évertuer à ne point voir, à ne point entendre le présent, détruire toutes les attaches, les sensations qui vous lient au monde environnant. Le pire des travers de l'historien, c'est de regarder son temps, c'est d'obliquer vers les choses actuelles. Tous les maîtres ouvriers de notre science, tous ceux qui ont voulu obéir à sa morale, l'ont dit et répété, et Montesquieu dans son *Esprit des Loix*, et Taine au début de ses *Origines*, et Fustel de Coulanges, et Augustin Thierry, et bien d'autres. Et c'est pour cela que l'histoire est très difficile, la plus difficile des sciences, répétait sans cesse Fustel de Coulanges. — Excusez-moi si, à propos d'Augustin Thierry, je pense toujours à ce dernier. Pour les hommes et les chercheurs de notre génération, il fut ce que fut Thierry pour nos maîtres. Le disciple aimé entre tous de Fustel, un maître à son tour, M. Paul Guiraud, vous le dira dans quelques jours. L'histoire, nous rappelait Fustel, exige une sorte de dédoublement mental, de double conscience. C'est une science d'angoisse, de doute, presque de terreur. Avez-vous jamais vu un grand historien faire de l'histoire, je ne nomme que les morts, Albert Sorel et Fustel de Coulanges? Ce dernier, nous le vîmes un jour, vraiment, faire de l'histoire à l'École Normale. Il cherchait un problème devant nous, et brusquement, il nous oublia, il ne nous vit plus, il baissa la tête derrière ses deux mains, et cessa de parler. Et nous, nous étions émus, et nous respections ce silence pendant lequel une pensée profonde cherchait une vérité. Et quand il releva la tête, sa figure portait la marque d'une fatigue nouvelle, comme celle du prêtre après une prière angoissante, comme celle du croyant après un instant de doute, et son premier mot était: « Comme il est difficile de faire de l'histoire! », c'est-à-dire d'être juste et d'être vrai.

Hé bien ! même ces hommes qui ont peiné pour la vérité, même Taine, même Thierry, n'ont jamais été indépendants de leur temps, n'ont jamais appartenu complètement à l'histoire. Malgré eux, à leur insu, ils ont été dirigés, guidés, inspirés par des pensées et des événements contemporains. Quand Fustel de Coulanges a écrit les premières pages des *Institutions Politiques de la France*, c'est parce que, vers 1870, tous ceux qui réfléchissaient et qui aimaient notre pays, se demandaient quelles étaient les institutions qui pouvaient sauver la patrie. Et Taine, de la même manière, songeait à écrire ses *Origines de la France contemporaine*. Quand Michelet rédigea les premiers volumes de son *Histoire de France*, c'est dans l'apothéose de juillet 1830, et pour rechercher dans le passé les premières lueurs de ce soleil des Trois Glorieuses. Voilà pourquoi même Thierry, l'aveugle, le penseur, le rêveur solitaire des galeries de la Bibliothèque Nationale, Thierry a été, autant que tous les autres, le produit de son temps, et comme le serviteur lige des idées de la Restauration.



La première chose qui nous frappe dans les idées du monde français entre 1815 et 1830, c'est la place énorme, subite, disproportionnée peut-être, qu'y tiennent les études historiques.

La génération qui a précédé, celle de 1800-1815, a peu écrit en matière historique. Deux noms, à ce point de vue, la dominant. D'abord celui de Chateaubriand, avec le *Génie du Christianisme*, et avec les *Martyrs* : car, vous le savez, sous leur forme de roman, les *Martyrs* ont ou veulent avoir des prétentions à l'histoire. — Et puis, l'autre nom, c'est Napoléon. Non parce qu'il a fait et produit des événements historiques, et en trop grand nombre, mais parce qu'il s'intéressait beaucoup à l'histoire, comme le grand seigneur qui a fait peindre son portrait s'intéresse à l'artiste qui fixe ses traits. Napoléon avait beaucoup lu dans sa jeunesse, et surtout des œuvres historiques, et notamment Plutarque, *Vies des hommes illustres*, ce livre d'un brave homme, bon provincial, et qui a fait tant de mal au monde et a fait verser tant de sang. Plutarque et l'histoire ont préparé Napoléon à devenir un grand homme, et, durant son règne, il se préoccupa toujours de l'enseignement de l'histoire. Il savait qu'après tout, c'était par lui que toute histoire finirait. Il

écrivait à ce sujet au ministre de la Police, au ministre de l'Intérieur, bien entendu pour recommander une certaine manière de faire l'histoire. Charlemagne le passionnait fort, et, dirait aussi mon ami Emile Bourgeois, Alexandre le Grand. — Mais cette manière d'envisager le passé, et ces deux noms, Chateaubriand et Napoléon, vous montrent ce qu'était l'histoire en ce temps-là. Elle ne vivait pas à part, dans le splendide isolement de l'étude. Elle n'était pas autonome. Elle était, passez-moi le mot, un ministre des pensées politiques, ou encore un ministre du passé. Pour Napoléon elle servait à habituer le peuple à magnifier et à accepter ses héros. Chez Chateaubriand, elle préparait le Concordat, le triomphal retour du Christianisme. L'histoire était une sorte d'agent politique, d'agent religieux, et même, à de certains moments, d'agent électoral.



Brusquement, en 1815, tout change. L'histoire vit par elle-même, ou le croit. Les livres historiques se multiplient, et sur tous les sujets. Il y en a sur la Chine, il y en a sur l'Amérique, il y en a sur les îles du Pacifique, et sur les plus petites bourgades de la France. Et non seulement l'histoire s'agite, se remue, produit à foison, mais encore elle pénètre partout. Tout le monde veut en faire. On en raffole dans les journaux, dans les cabinets de lecture, dans les châteaux, derrière les comptoirs où trône l'épicier souverain, dans les cafés où l'officier en demi-solde attend son duel, et à l'Opéra où les émigrés essaient de se refaire une attitude seigneuriale. A aucune autre époque, les Français n'ont plus remué de poussière. Que chacun de vous, Messieurs, fasse appel à ses souvenirs, ou plutôt se rappelle ceux de ses pères et ceux de ses aïeux. Voyez les Bibliothèques qu'ils ont laissées. Les livres d'histoire y ont la plus large place. J'ai eu la curiosité d'inventorier quelques vieilles Bibliothèques constituées de 1815 à 1840 et point renouvelées. Thierry, de Barante, Thiers, Mignet, Guizot, Villemain n'y manquent jamais, et aussi, depuis 1818, beaucoup de mémoires, et l'*Histoire de la Pologne* de Salvandy, l'*Histoire des Croisades* de Michaud, et Daunou, et l'*Histoire de Venise* de Daru, l'*Histoire Universelle* de Ségur, le *Cromwell* de Villemain, Fauriel, Raynouard, Dulaure avec l'*Histoire de Paris*, Mazure, Capesigue, Monteil, Mazas avec

*l'Histoire des Capitaines français*, qu'il ne faut pas oublier, disait Chateaubriand, et des centaines d'autres, je dis des centaines. Voyez les tables du *Journal des Savants*, surtout des années 1818 à 1821 : ce fut une incroyable frondaison de livres d'histoire. Et Didot à Paris, et d'autres, surtout à Strasbourg, en imprimaient sans relâche. Et s'ils imprimaient, c'est évidemment qu'ils vendaient.

Mais non seulement l'histoire travaillait beaucoup, mais elle s'insinuait en toutes choses. Tout, disait un contemporain, prend la forme de l'histoire. Lisez les discours de la Chambre des Députés : presque aucun ne manque de ses considérations historiques. Si nos députés font aujourd'hui trop peu d'histoire, ils en abusaient autrefois. Les lois, d'ailleurs, n'en sont ni meilleures ni pires. Lisez aussi les mémoires et les factums d'avocats. Écoutez, plus tard, M. Thiers parlant de la question d'Orient : il serait bien étonnant qu'il ne fit pas un historique et ne commençât pas par Alexandre. Voici que paraissent les Odes de Victor Hugo. Toute l'histoire est là : le cirque au temps de Néron, le chant du Tournoi, la Vendée, Mlle de Sombreuil. Sa première ode est intitulée *le Poète dans les Révolutions*, la deuxième du livre II est intitulée *l'Histoire*. La Légende des Siècles, mais Victor Hugo l'a écrite toute sa vie, et dès sa jeunesse, sous la Restauration, il a fait parler les siècles, voyez le livre I<sup>er</sup> des *Odes*. *Notre-Dame* est un peu postérieure, mais il y pense déjà, et il prépare un Richelieu, que les historiens saluaient d'avance avec enthousiasme. En apparence, le moins historien des poètes était Béranger : les amours de Lisette sont de tout temps, et si la vieille grand'mère avait à raconter bien des choses, c'était, n'est-ce pas ? une chose qui se répétait toujours semblable. Et cependant, Béranger est plein d'histoire. Je ne sais plus qui l'a dit, je crois que c'est Sainte-Beuve. Et on a dit de lui que Waterloo l'avait fait sortir du Caveau et l'avait fait entrer dans la vie des siècles. Il voulait écrire un poème sur Clovis. Il parle avec amour des Gaulois et des Francs, qu'il confond d'ailleurs. Une de ses chansons est consacrée à Louis XI. Car, je ne sais pourquoi, tout le monde, en ce temps-là, écrivait sur Louis XI, peut-être pour inviter les rois de la Charte à ne lui point ressembler. On eut celui de Casimir Delavigne, celui de de Barante, celui de Béranger, et, comme toujours, Victor Hugo voulut avoir le sien.

Il s'en suivit que l'histoire devint accessible à tous. Jusque-là elle

était un peu le domaine réservé des savants. L'exemple de Voltaire n'avait pas été très suivi. Les historiens, jusqu'en 1815, ce sont les Bénédictins, les membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et les membres des corps judiciaires. Maintenant il faut de l'histoire pour tout le monde, de l'histoire *omnibus*. Ne trouvez pas cette comparaison trop grossière : elle est du temps, et elle le caractérise bien. Vers 1830, le *Magasin Pittoresque* allait se créer, surtout pour vulgariser l'histoire : il annonçait dans sa préface qu'il parlerait des monuments antiques, des monuments du moyen âge, des monuments modernes. Et il ajoutait que chaque livraison coûterait deux sous et aurait des images. C'était, disait-il, de l'histoire pour toutes les bourses. Il y a quelques années, terminait l'auteur de la préface (les omnibus sont de la Restauration), les Parisiens ont été scandalisés à la vue de ces lourdes voitures qui transportaient tout le monde, riches et pauvres, femmes et enfants, pour quelques sous : nous allons faire comme ces guimbardes et, pour deux sous, véhiculer tout le monde à travers l'histoire du passé.

On eut donc, en ce temps-là, comme la folie de circuler dans les temps disparus. Il s'agit maintenant de rechercher pourquoi.



Pourquoi donc ce goût subit de connaître le passé, ses aventures, ses monuments, ses héros ? Essayons, pour répondre à cette question, de refaire la psychologie de ce temps, celui de Louis XVIII et de Charles X. Nous ne nous éloignons pas de Thierry, nous essayons de le mieux comprendre.

Les générations précédentes, celles de 1789 à 1815, avaient vécu, en vingt-cinq ans, plus d'événements que dix siècles d'humanité, et des événements plus différents et plus importants. On avait marché, dans la vie, au triple galop. Et par là les hommes avaient eu la vision, la sensation visible, de l'histoire qui se déroule, qui se développe. Sous les règnes monotones de Louis XIV, de Louis XV, de Louis XVI, le commun peuple n'avait pas eu ce sentiment des événements qui se succèdent, qui s'expliquent et qui s'enchaînent. Entre la cause et l'effet, entre l'avènement de Philippe de Bourbon au trône d'Espagne et la paix d'Utrecht, entre la bulle Unigenitus et l'expulsion des Jésuites, entre le début et la fin d'une querelle,

il s'était écoulé une distance trop grande. Cette fois, sous la Révolution et sous l'Empire, l'effet suivit immédiatement la cause, et le mal fit voir tout de suite ses conséquences. Immédiatement, l'apothéose d'un chef militaire fut suivie de la pire des dictatures, le sang amena la Terreur, la violence engendra la haine, six mois de Robespierre amenèrent la réaction thermidorienne, et l'excès de la guerre provoqua la revanche de l'Europe. Ce furent des séries de parties à ripostes continues. Tout cela put être aperçu, compris, même des moins clairvoyants. On devina alors ce qu'était l'histoire, et on s'y intéressa. — Et ce fut la première cause qui rendit, en 1815, notre science si populaire.

Et la seconde est celle-ci. — L'âge précédent, 1789-1815, avait eu, au plus haut degré, le goût de l'action. Guerres civiles, guerres étrangères, conquêtes, révolutions, religions à défaire, à faire et à refaire, tous les ressorts de l'activité humaine avaient été sans cesse en jeu. Aucun repos pour personne, ni pour les âmes, ni pour les corps. La France était une sorte de créatrice toujours en travail. — Puis, après 1815, ce sont les traités de Vienne, la Charte, beaucoup d'écritures et beaucoup de règles au lieu de beaucoup d'imprévu et de beaucoup de mouvement ; c'est Louis XVIII, c'est le roi podagre, la cour immobile, les Chambres stériles, les glaives au fourreau et les oreilles fendues. Et vous croyez qu'on change si vite l'esprit d'une nation, qu'une si grande machine s'arrête tout de suite ? Rappelez-vous quels étaient les hommes qui avaient vingt-cinq ans en 1815 ? C'étaient ceux qui avaient eu quinze ans en 1805, et qui avaient rêvé d'Austerlitz. Et, n'est-ce pas ? au lieu de courir l'Europe, les voilà maintenant qui sont pions dans les Lycées, gratte-plumes dans les bureaux, stagiaires au barreau, référendaires du sceau, aspirants à la Chambre du roi ou candidats à celle des députés. Alors l'esprit, ne pouvant faire courir le corps, fait courir la curiosité ; le jeune homme, ne pouvant faire de l'histoire, en étudie. Et c'est pour cela que nous eûmes alors, dans les feuilletons, dans les livres, dans les romances, tant d'histoires des révolutions de France, d'Angleterre et de Brabant, tant de mousquetaires, tant de Dames de Montsoreau avant celle de Dumas, tant de conquistadors avant ceux de Hérédia. L'histoire fut alors une revanche de l'esprit contre la monotonie imprévue de l'existence.

La Restauration vit d'autres revanches de ce genre. Et, Messieurs, nous ne comprendrons jamais Thierry et sa passion pour



l'histoire, car ce modeste fut un passionné, si nous ne nous rappelons que 1815-1830 a été une époque de vie passionnée, de désir de conquête, de besoin d'agir, d'aventures nouvelles et prodigieuses. Il se passa, dans la France de Louis XVIII et de Charles X, qui était encore la France de Lafayette, il se passa des quantités d'épopées plus utiles, plus durables, plus belles, que celle de Napoléon. — Voici, par exemple, les épopées des navigateurs, des commerçants, des découvreurs de pays nouveaux. De même qu'au quatrième siècle avant notre ère, au temps de l'hellénisme, l'épopée guerrière d'Alexandre avait été suivie de l'épopée maritime de Pythéas découvrant, en Occident, l'Angleterre, l'Allemagne, la Norvège, et gagnant jusqu'au cercle polaire, de la même façon, après les courses de Napoléon, on eut les grosses aventures des marchands de Marseille, de Lyon, de Bordeaux surtout, voulant conquérir le monde à leurs navires et à leurs entrepôts. Et j'aime mieux cette ambition du commerçant que celle de Napoléon. Elle paraît plus bourgeoise, et je la trouve plus noble. Gagner de l'or, à tout prendre, vaut mieux que verser du sang, d'autant plus, soyez-en sûrs, que ceux qui versaient du sang prenaient aussi de l'or. On vit alors des hommes comme les Balguerie de Bordeaux, qui, pendant dix ans, tenaient toutes les routes de la mer avec leurs navires, et montraient le pavillon de France à tous les rivages, sans coup férir. Et on vit Dumont d'Urville et bien d'autres faire le tour du monde, ce qui était encore une nouveauté. Le tour du monde ! ce fut alors le rêve de beaucoup, et ceux qui ne le faisaient pas sur un navire, comme Thierry, voulurent le faire par l'histoire.

Voilà, entre bien d'autres choses, ce qu'a été l'époque de 1815 à 1830. On n'a pas changé la carte de l'Europe. Mais il est resté dans les pensées et les rêves un terrible remue-ménage. Et c'est l'histoire qui a le plus profité de ce caractère du temps. Elle a été pour tous, ceux qui l'écrivaient, ceux qui la lisaient, une manière de vivre plus complètement, plus bruyamment, de vivre beaucoup d'autres vies. Voilà pourquoi, vers 1815, Augustin Thierry ne trouvait rien de plus beau, rien de plus attrayant que de parler des choses et des hommes d'autrefois. Il en écrivit dans des journaux politiques, *le Censeur Européen*, *le Courrier français*, qui en réalité courait par toute l'Europe. Car la France, même en science historique, est l'éternelle initiatrice, souvent exploitée, toujours généreuse.



Cherchons un peu, maintenant que nous savons pourquoi, à trouver comment, quelles étaient les idées directrices des historiens de ce temps, idées politiques, religieuses et littéraires.

En politique d'abord, tous ces historiens, Guizot, de Barante, Mignet, Thiers, Thierry, appartenaient au parti libéral. Pour eux, l'idéal était un régime où le Roi et la Chambre vivaient d'accord. Aucun d'eux n'était franchement républicain ou despotique. La royauté était, à leurs yeux, une république idéale. On voit qu'ils étaient bien de leur temps. — Or, j'ai essayé de vous dire, au début de cet entretien, que nul historien n'a jamais pu se débarrasser des soucis de son époque, ni non plus de ses utopies. On le pouvait moins encore en 1820, où une vie intense, mal contenue, bouillonnait de toutes parts. Remarquez à ce propos que tous ces écrivains ont vécu et ont écrit à Paris, plus que jamais vivace et absorbant depuis 1815. Et par là, tous ces hommes, plus ou moins journalistes, même Thierry, ne l'oubliez pas, mêlés à tous les bruits des salles de rédaction et de discussion, virent dans l'histoire un admirable moyen de faire arriver leur doctrine, de la justifier et de l'illustrer. Ils eurent (et Thierry fut, non pas l'inventeur, mais le principal protagoniste de cette idée), ils eurent de l'histoire de France une théorie très simple, que vous aller retrouver, chez tous les écrivains de ce temps, sans exception, je crois. — La société française, dirent-ils, est le résultat d'une conquête, celle des Gaulois ou des Gallo-Romains par les Francs. Les conquérants, les Francs, ont donné naissance à la noblesse; les vaincus, les conquis, c'est Jacques Bonhomme, l'homme du Tiers-État, qui depuis 1789, prend sa revanche. Et Thierry popularisa partout, depuis 1820, le type de Jacques Bonhomme. Et Henri Martin, jeune, ardent, imaginatif, força la note et nous montra Jacques Bonhomme, fils de Vercingétorix, devenant Descartes, Voltaire et Mirabeau. Je simplifie, mais lisez les pages les plus caractéristiques de ces deux écrivains. C'est à cela qu'elles reviennent. Thierry a toujours été fidèle à cette idée, faire prendre sa revanche à Jacques Bonhomme le vaincu. Et, dans les dernières années de sa vie, il dirigeait avec joie la publication des documents inédits sur l'histoire des communes et du Tiers-État, c'est-

à-dire des premières chartes obtenues par Jacques Bonhomme, arrachées par lui à la race conquérante.

Si le sujet de ces recherches, l'histoire du Tiers-État, était beau et fécond, vous m'avouerez que l'idée politique qui l'inspirait, l'idée de race, était plutôt fâcheuse. Ce fut une terrible théorie qu'on lança alors, avec ces mots de race, racelatine, race germanique, race slave. L'histoire et les historiens nous ont fait, par là, beaucoup de mal. De France, la théorie gagna l'Italie, l'Allemagne toutes prêtes à la recevoir. Déjà Michelet, en 1830, vit le danger et protesta contre la théorie des races. Et après 1870, quand on vit l'Allemagne, l'Italie, se dresser et se former contre nous, au nom de cette même théorie, alors Fustel de Coulanges, dans ses *Institutions*, s'acharna contre les idées d'Augustin Thierry. — Vous voyez donc combien ces hommes de cabinet ont été mêlés aux passions politiques du siècle. Après Thierry, parlant du conflit des races j'entends gronder le canon de Solérino ; et après Sedan et le traité de Francfort, je vois se lever, contre la théorie funeste des races, l'œuvre dernière de Fustel de Coulanges.



La seconde pensée souveraine des œuvres d'Augustin Thierry, c'est la pensée laïque. On est prodigieusement surpris, quand on lit Thierry et les autres écrivains de ce temps, de voir le peu de place qu'y tiennent les questions religieuses. Mais il y a une exception. C'est Guizot. Car Guizot est protestant, et d'une famille imprégnée par la vie religieuse, une famille de pasteurs ou presque. Guizot lui-même est une manière de pasteur ; il est comme le père de famille dont parlera plus tard Fustel de Coulanges, père chef, juge, maître et prêtre de tous les siens. Mais les autres, catholiques, sont tous plus ou moins voltairiens. La religion, pour eux, est une vague ennemie, oppressive, gênante tout au moins, qui a gâté le cours normal de l'histoire. C'est un être à demi factice qu'on peut le plus souvent écarter du récit et de l'étude. Tous ont plus ou moins méconnu la valeur ou le rôle du sentiment religieux ; par delà les *Martyrs* et le *Génie du Christianisme*, dont ils ne prennent que le dehors, ils se réclament de Montesquieu et de l'Encyclopédie.

Et là encore, toujours victimes de leur temps, ils ont mutilé l'histoire, ils ont supprimé une part énorme de la vie des hommes

d'autrefois. Je ne comprends pas Jacques Bonhomme (que Laparra, le peintre fêté, au salon de 1903, de Jacques Bonhomme, veuille bien m'excuser), je ne le comprends pas, si on me laisse ignorer qu'il est dévot, superstitieux, confiant dans ses prêtres, ou croyant en ses saints, pratiquant et blasphémant tout à la fois. Et qui, sans l'étude d'une double religion, celle des croix du Christ et celle des arbres des forêts, qui comprendrait Jeanne d'Arc, la sœur idéale de Jacques Bonhomme ?

Vous savez ce qui est arrivé après cette génération d'historiens à l'âme laïque, après 1830 : il est arrivé le réveil de l'esprit religieux, la réaction des évêques, et tous les clochers néo-gothiques se dressant dans les campagnes, et ces porches romans s'étalant en façade sur les places de Paris. Le résultat, chez les historiens, de cette reprise du sol et des âmes par la vie religieuse, c'est qu'ils finirent par comprendre mieux ce qu'étaient la foi et la croyance. Et la *Cité antique* de Fustel de Coulanges est la réponse au *Jacques Bonhomme* d'Augustin Thierry.



Libérale, laïque, l'histoire est, en littérature, romantique. Voici ce que je veux dire par ce mot. Si vous lisez les guides ou les voyages en France du premier quart du dix-neuvième siècle, par exemple les voyages dans les Alpes du géologue Albanis Beaumont en 1806, vous remarquerez que deux mots reviennent constamment, même au milieu des détails les plus techniques : le mot de *paysage romantique* et le mot de *paysage sentimental*. Romantique, sentimental, c'est, au fond, la même chose : du pittoresque, de l'imprévu, des impressions variées, des invitations au rêve et à l'émotion, de la sensibilité réveillée dans les âmes et dans la vue.

L'historien fit alors comme tout le monde. Il imagina ou crut imaginer l'*histoire narrative*, vivante, variée, et ce fut la première forme du romantique dans la littérature historique. Elle est, somme toute, la forme décisive et essentielle d'Augustin Thierry. Vous la retrouverez dans ses *Lettres*, dans ses *Études*, dans sa *Conquête de l'Angleterre*, dans ses *Récits des Temps mérovingiens*. Vous la retrouverez, et beaucoup trop, chez de Barante, Thiers, Mignet. Ceux-ci, Mignet et Thiers, ont presque toujours sacrifié, dans leurs *Histoire de la Révolution*, les réformes, la vie économique, au

récit des journées dites historiques. Comme si les transformations économiques du temps de la Révolution n'étaient pas, peut-être, les vrais événements d'histoire, ceux qui durent et ceux qui servent ! Mais on avait eu l'histoire par batailles royales ; on eut maintenant l'histoire par journées populaires. Vous me direz que Thiers, au style placide et à l'allure grave et prudente, n'eut guère en lui de romantique. Mais ce fut la faute de son tempérament, et non de sa volonté. Son histoire obéit aux goûts de l'époque : il a fait, comme Thierry, des « récits des temps » révolutionnaires.

Dans le même ordre d'idées, l'ordre littéraire, une autre préoccupation domina la plupart de ces hommes. Chercher des formes nouvelles d'inspiration, des impressions inédites, des sujets non rebattus. On ne veut plus des Grecs et des Romains ; on se débarrasse, comme disait Edmond Gérard, une des avant-gardes du romantisme, de la défroque des Anciens. David lui-même, qui ne perdait jamais le sens du moment, avait laissé, avant 1813, les élèves de son atelier renoncer aux Horaces et aux Sabines pour peindre des scènes pittoresques et sentimentales tirées de l'histoire de France. Pour faire concurrence aux sujets antiques, les historiens cherchèrent surtout dans deux voies différentes. D'abord dans le Moyen Age français, dont on ne comprit point le fond ; puis dans les pays étrangers, l'Angleterre surtout. Chose étrange ! Cette Angleterre, que beaucoup détestaient depuis Pitt ou depuis Sainte-Hélène, était une passion littéraire. Songez à tous les *Cromwell* qui se préparent : ceux de Villemain, de Guizot, de Chateaubriand, de Victor Hugo, car nous retrouverons toujours Victor Hugo en histoire. De là, chez Thierry, deux séries de recherches parallèles, sur les Révolutions d'Angleterre, et sur celles de France, sur la Conquête anglaise et sur la Conquête en France ; Guizot, Chateaubriand font comme lui. Et le *Magasin Pittoresque*, humble reflet des grands noms, fait une place à part aux monuments d'Angleterre. Détestée, l'Angleterre ne s'en imposait pas moins à l'attention de ce temps : elle avait vaincu Napoléon, et elle avait écrit la première charte.

\* \* \*

Vous voyez donc combien de préoccupations contemporaines ont pesé sur Augustin Thierry, ont déterminé ses sujets, son style, ses théories, ses pensées. Et malgré cela il a été pour beaucoup dans

l'émancipation de l'histoire. Excusez la métaphore, je l'emprunte, en partie, à Fustel de Coulanges. Après n'avoir vu en elle qu'une compagne et une servante, Thierry a fini par avoir le respect de sa virginité et le culte de sa liberté. Et voici, je crois, comment il est arrivé à cela.

Au début de sa vie littéraire, ce n'est évidemment qu'un polémiste de politique. Ses *Lettres* dans le *Courrier Français*, la plupart de ses *Études*, sont des arguments de parti.

Puis, il devient surtout un théoricien littéraire : sa *Conquête de l'Angleterre*, ses *Récits mérovingiens*, sont des modèles en ce genre, mais elles sont faites pour patronner un genre littéraire.

Or, pendant que Thierry écrivait ces œuvres, deux tendances nouvelles se marquaient en histoire.

D'une part l'histoire romantique en arrivait aux excès. Elle éclatait dès le tome III de l'*Histoire de France* de Michelet. Si Michelet renonçait aux luttes de races, il introduisait la lutte des esprits, des sentiments et, disons-le aussi, la lutte des mots : Dieu contre Satan, le Bien contre le Mal, la Lumière contre les Ténèbres. Thierry s'épouvanta, Thierry, esprit calme, pondéré, timide, à l'expression paisible et mesurée. Et il parla, à propos de Michelet, de *logomachie*. Mais il résolut aussi de réagir dans le sens du fait, de la précision, du document, et, suivant un mot célèbre, de se laisser conduire par la vérité comme un enfant par sa mère.

D'autre part, à ce même moment, un autre mouvement, diamétralement opposé, se dessinait en histoire. L'impulsion prise depuis 1815 par les études historiques avait amené la création de l'École des Chartes. Et dès le début, certes, elle était ce qu'elle a toujours été, admirable de tenue historique, de sagesse littéraire, de prudence et de conscience. Autour d'elle et chez elle les publications de documents inédits se multipliaient. Thierry vit précisément dans ces tendances un moyen de réagir contre l'abus des mots et des théories. Il accepta de faire partie de la Commission des Documents inédits ; il dirigea ou inspira la publication de ceux qui concernaient le Tiers-État, son cher Jacques Bonhomme. Et aujourd'hui encore, en province, à Paris, bien des Sociétés d'Archives, c'est-à-dire des travaux de science pure, de science absolue, relèvent en dernière analyse d'Augustin Thierry qui a provoqué leur fondation.

Par là même, voyez le tableau de cette belle vie d'historien : au début, c'est le journaliste qui se sert de l'histoire pour aider le présent ; à la fin, c'est l'historien qui n'a d'autre but que de rendre justice au passé. C'est l'ascension de l'homme vers le travail désintéressé, la marche progressive vers la vérité, l'appel graduel de son âme par la lumière.

\* \* \*

Et enfin, Messieurs, voici ce qui fait de cette vie quelque chose de touchant, de poignant. C'est ceci : qu'au fur et à mesure que son esprit voyait plus juste, qu'il regardait plus profondément la vérité, au fur et à mesure la lumière de son corps s'affaiblissait, ses yeux se voilaient, et cette pensée clairvoyante était bloquée par une nature aveugle.

Alors, au milieu de cette double marche, de son intelligence qui comprenait mieux, et de sa vue qui disparaissait, Augustin Thierry parvint à l'héroïsme de l'historien, sentant, entre la douleur physique et la jouissance intellectuelle, s'affiner ses sentiments et s'embellir son âme et sa tâche. Et il écrivit dans un de ses livres ces merveilleuses paroles, que vous connaissez tous, qui sont devenues banales à force d'être redites, mais par lesquelles je veux terminer, parce qu'elles doivent être le bréviaire de nous tous, de tous ceux qui veulent être historiens, c'est-à-dire faire à l'endroit du passé une œuvre de vérité et de justice : « Aveugle, et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la Science. »

---

Extrait de la *Revue de Synthèse historique*. — Année 1906.

---